

Le fer et le feu



BRIAN VAN REET

# Le fer et le feu

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Michel Lederer*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru  
chez Lee Boudreaux Books en 2017,  
sous le titre: *Spoils*.

ISBN 978-2-8236-1036-9

© Brian Van Reet, 2017.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Heidi



## PREMIÈRE PARTIE

Rien n'a pu sauver la Ville de sa ruine présente,  
et moi, toute chaude du souffle divin,  
je serai bientôt étendue contre terre.

— ESCHYLE

(TRADUCTION DE LÉCONTE DE LISLE)





## CASSANDRA : LE ROND-POINT

*Le jour même*

## IRAK (TRIANGLETOWN)

Elle est la plus dangereuse de tous. Les meilleurs soldats sont comme elle, à peine sortis de l'enfance. Peu importent les raisons pour lesquelles ils se battent. Ils éprouvent peut-être un profond ressentiment ou jouissent d'un caractère facile ; la peur et la honte sont les deux grands outils pédagogiques de l'armée, et ils fonctionnent sur la plupart des caractères. Si Cassandra est un bon soldat, c'est avant tout à cause de son âge. L'instruction ne changera personne passé la trentaine. Ni les exercices, ni les hurlements, ni les gestes appris machinalement dans la souffrance et l'humiliation ne parviennent à effacer le genre de méfiance née du poids calamiteux des ans, la peur adulte de la mort qui fait que seul un mégalomane, un suicidaire ou un adolescent peut prendre les risques nécessaires pour gagner sa propre guerre au sol.

Ce soir, elle s'ennuie. Plutôt que de garder le rond-point, elle préférerait se rapprocher du foyer de la guerre. Elle a beau en avoir déjà vu beaucoup, elle en désire davantage. Elle sait que c'est un désir naïf, une imprudence peut-être. Pourtant, le désir est là, l'idée folle de prendre son fusil et de laisser derrière elle le Humvee, Crump et McGinnis, puis de partir dans la nuit et la pluie sur la route de Bagdad tel un *rōnin* des temps modernes. Une pensée ridicule mais insistante. La pluie crépite sur sa parka et perle sur la mitrailleuse d'un noir luisant fixée devant elle. Qui aurait pu imaginer qu'il puisse pleuvoir si fort en Irak. Appuyée contre le bord de la trappe du tireur, elle essuie le levier d'armement de la 50

à l'aide d'un chiffon trempé, range le chiffon puis fourre ses mains dans les emmanchures de son gilet pare-balles. Elle est mouillée, sa peau commence à devenir toute blanche, elle a les articulations raides, elle frissonne, et elle songe à Haider, à sa quête vaine d'un médecin pour sa sœur.

Le temps passe. Le sergent McGinnis tape sur le toit du Humvee.

« Wigheard. Mets la housse sur la 50 et rentre. »

Depuis une demi-heure, une pluie oblique frappe leur véhicule et pénètre à l'intérieur par la trappe. McGinnis est trempé, le soldat Crump aussi, mais dans une moindre mesure : il a la chance d'être assis sous le vent. Crump s'est rendormi. La figure pressée contre la vitre embuée côté conducteur, il ronfle sur un rythme étrange, entrecoupé de brusques petites respirations.

Elle avait failli demander à pouvoir quitter quelques minutes son poste et aller s'asseoir à l'intérieur pour se réchauffer. Mais maintenant qu'elle vient d'en recevoir l'ordre, elle se sent légèrement vexée et elle décide de plaisanter un peu.

« Négatif, dit-elle d'un ton espiègle. Merde, sergent. Que cette feignasse de Crump bouge son cul et monte, et après, je descendrai.

– Wigheard, ferme cette putain de trappe et viens. »

Elle ne peut s'empêcher de sourire devant la gentillesse qui point sous la rudesse. En posant un genou sur l'arbre de transmission qui lui sert également de plateforme quand elle est à son poste de tir, elle descend dans la cabine du camion, puis s'accroupit pour verrouiller la trappe au-dessus de sa tête. Les staccatos de la pluie sur le toit sont comme des millions de doigts fantômes pianotant sur la carrosserie, noyant le grondement du moteur diesel. McGinnis et Crump ont mis le chauffage à fond. Elle sent l'air chaud sécher déjà le polaire noir qu'elle porte sous son gilet et sa parka, tout comme il sèche sa peau et ses paupières. Apparemment, le chauffage est la seule chose qui fonctionne dans ce véhicule déginglé.

Elle passe de la plateforme à l'un des sièges en toile de l'arrière. L'intérieur du Humvee est un machin couleur brun-gris, exigu et tout en angles, produit d'économies bien conçues. McGinnis y a

ajouté les seules touches de présence humaine. Des dés en peluche suspendus au rétroviseur et, sur le tableau de bord en aluminium découpé à l'emporte-pièce, il a scotché une vignette de base-ball fantaisie où figure une photo de son fils en tenue de benjamin, une batte Louisville Slugger à l'épaule, une touffe de cheveux collés par la sueur sous sa casquette rouge.

La photo met Cassandra mal à l'aise. Et cela depuis le tout début, au Koweït, quand il l'a collée à cet endroit. Elle pense que c'est une mauvaise idée de l'avoir mise sur le tableau de bord. McGinnis ne peut pas échapper au gamin – elle n'arrive même pas à se souvenir de son nom –, il l'a tout le temps dans son champ de vision. Ça lui rappelle ce qui est en jeu, ce qu'il pourrait perdre s'il commettait une erreur. À croire que McGinnis se torture volontairement.

Elle a les yeux rougis à cause du manque de sommeil et de l'air chaud recyclé qui souffle sans discontinuer. Elle cligne des paupières pour les humidifier. Elle somnole, sa vue se brouille, la photo devient floue et n'est plus qu'une tache indistincte. Elle est bercée par les ténèbres, le ronronnement du chauffage, la pluie qui fait une flaque sur la trappe du mitrailleur et goutte par le joint de caoutchouc qui n'est plus étanche. Comme le supplice de la goutte d'eau. Comme s'ils étaient prisonniers d'un sous-marin pourri. Quand la trappe est fermée, l'atmosphère devient lourde, chaude et poisseuse, on se croirait dans un vestiaire où toutes les douches crachent des jets de vapeur. La condensation ruisselle le long des vitres, qui ne sont rien d'autre que des feuilles de plastique souples. Leur équipe n'a pas eu la chance de tirer au sort un véhicule blindé. La section n'avait droit qu'à un seul blindé, et c'est le lieutenant Choi et sa bande qui l'ont reçu. Le leur n'est qu'un cercueil à roulettes. Et même pas aussi solide. Le chêne arrêterait au moins quelques éclats d'obus, mais ces vitres en plastique ne les protégeraient même pas des projectiles d'un pistolet à plomb.

Le chauffage, la pluie, le manque de sommeil la plongent dans un abrutissement cotonneux. Elle a les paupières collées. Comme indépendantes, ses mains tressaillent, un mouvement involontaire

assez brusque pour la réveiller. Elle se contraint à ouvrir les yeux. McGinnis et Crump dorment sur les sièges avant. Les câbles de la radio et du GPS sont entortillés autour d'eux tels de noirs cordons ombilicaux ; le Humvee bourdonne et, rêvant à moitié, dans une sorte de mauvais trip, en proie au sentiment que l'éternité présente vient éclipser le passé, elle oublie un instant où elle se trouve et doit se convaincre que toutes ses journées ont été semblables à celle-ci, passées là, dans ce véhicule, le seul endroit stable de l'univers.

Tous trois se réveillent en sursaut. On cogne sur le capot. *Boum, boum, boum.*

McGinnis reste assis, raide, le regard perdu au milieu d'un enchevêtrement de matériel. Elle ne l'a jamais vu ainsi. Au Koweït, pendant l'entraînement précédant leur déploiement et pendant tous les exercices d'attaques au gaz, il lui avait toujours paru si compétent, si maître de lui, possédant toutes les réponses, et là, elle est choquée de le voir perdre ses moyens.

Cette fois, Crump n'attend pas qu'on lui dise ce qu'il doit faire. Il se précipite, essuie de sa manche la buée qui couvre le pare-brise. Quant à Cassandra, elle s'extirpe du siège arrière et se cogne le genou au passage, ouvre la trappe à la volée, se met à son poste, charge la 50 ; elle saisit la poignée de la mitrailleuse et, avant qu'elle ait pu engager une cartouche, elle s'aperçoit que ce n'est que Haider, qui se tient à côté du capot. Le gamin, trempé, a l'air encore plus maigre dans son maillot de football vert en nylon plaqué contre sa poitrine.

McGinnis aussi le voit et pousse un juron, à la fois soulagé et furieux de la présence de l'enfant. En apparaissant ainsi pour la deuxième fois au rond-point, il se voit d'un coup élevé au grade d'emmerdeur.

« Tu vois, dit le sergent, criant pour être entendu par la trappe. C'est pour ça qu'on leur file pas à manger. On est une armée, pas une ONG pour les droits de l'enfant. » Il tend le bras derrière lui,

débloque la portière passager qu'il ouvre en grand. Haider grimpe dans le Humvee, à l'abri de la pluie.

Cassandra redescend.

« Soldat, ami. » Le garçon montre la route en direction de Trian-gletown. « Là-bas. Moudjahidines. Très mauvais Ali Baba. »

Le bûcheron des *Mille et Une Nuits*, l'un des rares points de rencontre culturels entre eux et les gens du coin, n'a pas tardé à être assimilé aux quarante voleurs de la grotte par une sorte de sentiment littéraire de culpabilité, Ali Baba désignant, dès lors, tous les méchants.

« Tu parles, dit Crump. Il raconte n'importe quoi pour avoir encore un peu de chocolat. Attends, il va en réclamer.

– Ça fait un sacré chemin rien que pour ça », réplique Cassandra.

McGinnis regarde Haider dans les yeux : « Où tu as vu les moudjahidines ?

– Ils vont... *kayfa akoul*... Ils vont chez père de mon père.

– Ton grand-père ?

– Grand-père, oui. C'est un cheik. Il leur crie, *Ishta, ishta*. Les moudjahidines, ils disent... » Il mime un accident de voiture, puis il fait le geste de frapper avec rage sur un volant imaginaire. « Ils veulent bonne voiture. Ils prennent la Toyota de grand-père.

– Quand ? Aujourd'hui ? Cette nuit ?

– Aujourd'hui, oui. »

Haider hoche vigoureusement la tête puis tend le cou comme pour scruter l'horizon. Après quoi, il se tourne de nouveau vers McGinnis, l'expression soudain trop sérieuse pour un enfant.

« Moudjahidines et vous comme ça. » Il se passe l'index de sa bonne main sur la gorge, mimant le passage d'une lame. « Mon ami, partir maintenant, OK ? Très mauvais pour vous ici. On part bientôt. Ma sœur, très mal. On part chercher un docteur, OK ? Vous partir maintenant ?

– Bon Dieu, non. On va pas foutre le camp, répond Crump. Retourne d'où tu viens et dis à ces enfoirés de moudjahidines de rappliquer. On les attend.

– Du calme, du calme», intervient McGinnis. Il prend le micro et se branche sur la radio militaire. Utilisant son indicatif, il appelle le lieutenant Choi, garé de l'autre côté du rond-point : « One, ici Three. J'ai quelqu'un d'ici qui dit qu'il y a peut-être des combattants étrangers dans notre zone d'opérations. Terminé. »

Après un lourd silence suivi d'un bruit de parasites pareil à un hoquet puis un raclement de gorge, le lieutenant dit d'une voix ensommeillée : « Three, répétez ? »

Sourcils froncés, McGinnis contemple le micro et, négligeant le protocole, il parle normalement, détachant bien chaque mot pour se faire clairement comprendre : « Lieutenant, un gamin vient de me dire que des djihadistes sont passés un peu plus tôt par Triangletown. Apparemment à bord d'un Toyota. À vous.

– Bien reçu. Je contacte le commandement. »

La radio se tait pendant que le lieutenant se branche sur la fréquence de la compagnie pour transmettre l'information au capitaine qui la relaiera au lieutenant-colonel Easton en utilisant la fréquence du bataillon. Ces deux derniers officiers sont de retour au centre d'opérations situé dans le quartier des Palais. Cassandra a l'impression que ses chefs sont pratiquement incapables de prendre la moindre décision cruciale sur le terrain. Encore que ce ne soit pas entièrement leur faute. Ce ne sont ni des lâches ni des idiots de nature. Ils sont, pour la plupart, tout à fait compétents et motivés, mais ils ont été formés à ne *pas* agir de manière autonome et à rendre compte de la situation à la chaîne de commandement, puis à attendre les ordres sans bouger. La mort par micromanagement.

Le lieutenant revient en ligne : « Three, ici One. Bataillon a informé Brigade. Pour le moment, c'est Charlie Mike. » Ce qui, en alphabet radio, signifie « poursuivre la mission ». Donc, maintenir leur position au rond-point.

« Bien reçu. » McGinnis coupe la communication puis prévient les équipages des trois autres véhicules que Haider passera dans leur périmètre. *Ne tirez pas. Ne descendez pas le gamin.* Déjà, il a réussi à

se glisser entre leurs lignes et ce n'est pas bon signe. Personne ne l'a fait remarquer, mais Cassandra le pense : on a merdé, et salement. Tout le monde s'est abrité de la pluie, tout le monde a roupillé, et elle est en rogne contre McGinnis qui l'a encouragée – peut-être pas à dormir, mais en tout cas à quitter son poste, à faire une pause ; et il les a tous laissés dormir, et a sombré lui-même dans le sommeil. Elle contemple sa nuque pendant qu'il met les autres Humvee au courant pour Haider. Ensuite, il pose le micro sur le tableau de bord à côté de la vignette de base-ball de son fils et, d'un doigt, lisse la photo qui a commencé à se gondoler à cause de l'humidité. Il se réfugie pour un moment dans la sentimentalité alors qu'il devrait présenter ses arguments au quartier général, réclamer l'autorisation de se lancer à la poursuite de l'ennemi. Sinon, à quoi ça sert d'être là ?

« On va donc pas plier l'affaire en allant chercher ces types ? On va juste rester là, à attendre qu'ils nous tombent dessus ? Enfin merde, sergent ! »

Il pivote sur son siège, ébouriffe les épais cheveux noirs de Haider tout en décochant à Cassandra un regard d'avertissement. Elle reçoit le message : se montrer solidaire devant les étrangers, même les enfants. « Merci, dit-il au gamin. C'est courageux d'être venu ici tout seul. Maintenant, il faut que tu rentres chez toi. Tu as compris ? »

Elle pense qu'elle a forcé sur la dose. Depuis que Haider a quitté le véhicule quatre heures plus tôt, ils font circuler entre eux le flacon de gélules pour maigrir. Plus question de dormir. Ils doivent rester sur leurs gardes.

L'Hydroxycut est idéal pour les tenir éveillés, mais elle aurait voulu ne pas avoir pris les deux dernières gélules. Elle fait jouer les muscles de sa mâchoire, se passe la langue sur le palais. Elle a la bouche sèche et cotonneuse, mal au crâne, les vaisseaux sanguins rétrécis par le stimulant, l'attention inexplicablement centrée sur

la petite chanson qu'elle se récitait pendant les séances de jogging à Fort Hood, avant leur déploiement :

*Cent Irakiens alignés contre un mur*

*Cent dollars que je pourrais pas tous les tuer, c'est sûr.*

*J'en ai eu quatre-vingt-dix-huit avant que mon arme menace de s'enrayer*

*Alors j'ai tiré mon couteau pour poignarder les deux derniers.*

Ridicule, elle le sait. Ce n'est qu'un bruit de fond violent, mais ça fait trois jours qu'elle n'a pas pu dormir plus de quelques heures, et son esprit lui joue des tours. Elle a beau essayer, elle n'arrive pas à fermer les yeux, et même si elle y parvenait, le sommeil ne viendrait pas. Elle a l'impression que son cœur bat trop fort, peinant comme une pompe qui fuit tandis que l'air circule en plus grande quantité que le sang dans ses veines. Le temps s'étire de plus en plus, perd sa nature élémentaire, n'avance plus, pareil à un fil d'or si fin qu'il devient transparent.

McGinnis fléchit les genoux pour se dégourdir. D'où elle se tient dans le Humvee, Cassandra ne voit qu'une paire de jambes. Le haut du corps du sergent se trouve à l'extérieur. Il l'a remplacée à la 50 et, cette fois, quand il le lui a proposé, elle n'a pas protesté, pas même pour plaisanter.

Deux heures après la tombée de la nuit, la pluie s'arrête. Pas le vent. La dernière chose dont on parle à la radio, c'est d'une tempête de sable que la brigade suit à la trace. Le *chammal* – c'est ainsi que le nomme, pour frimer, un officier d'état-major –, lequel souffle avec le front froid apportant la pluie en Irak central tandis qu'un vent d'ouest balaie le pays à la rencontre de l'air salin humide du golfe.

Crump écoute les commentaires sur la tempête à la radio qui clignote et ricane quand il entend quelque chose qui ne lui plaît pas. Il se tortille tout le temps derrière le volant, comme s'il était assis sur une punaise. Du pied droit, il appuie sur la pédale de frein



comme si c'était celle d'une grosse caisse, et, avec les pouces, il bat furieusement la mesure sur le tableau de bord.

« C'est vraiment qu'une bande de cons », déclare-t-il tout à trac. Sa voix de ténor, acerbe, métallique, tremble sous l'effet des stimulants et de la colère. Les garçons de cet âge, pense Cassandra. Le pire du pire.

Il attend qu'elle morde à l'hameçon, qu'elle demande de qui il parle. Elle se doute qu'il va bientôt partir dans une de ses stupides digressions politiques. Ses idées sur le monde contemporain sont simplistes, pour le dire gentiment. Cependant, tout en sachant qu'elle commet une erreur, elle décide de lui accorder ce plaisir. Raconter des conneries pour tuer le temps, c'est, en plus de tuer le temps, l'une des grandes et indispensables formes d'art pratiquées au sein de l'armée. Et dans pareilles circonstances, refuser d'engager la conversation avec quelqu'un désireux de le faire, c'est franchement sadique.

« Qui est une bande de cons ? demande-t-elle donc, tout en s'arrangeant pour lui faire comprendre que le sujet ne l'intéresse pas particulièrement.

– D'après toi ? » Il se cale dans son siège, réajuste son entrejambe, lève un genou pour se tourner vers elle. Avec son long menton, il a une tête de mineur des Appalaches famélique. « Le commandement, tiens. On aurait pu se lancer à leur poursuite. Ou, avant l'arrivée de la tempête, retourner au quartier des Palais où on serait en sécurité. J'ai comme l'impression qu'on nous a abandonnés.

– Ah, tu crois ? » On peut faire confiance à Crump pour enfoncer les portes ouvertes.

Il se tourne pour regarder de nouveau droit devant lui. Triture un bout de caoutchouc qui pend sur le volant. « Tout ce que je sais, c'est que rien de tout ça ne ressemble à ce que j'imaginai. C'est pas une manière de faire la guerre. Je vais te dire ce qu'ils devraient faire. Tu vois, c'est pas compliqué. Juste deux mots : *bombes atomiques*.

– Bon Dieu, Crump.

– Écoute-moi bien. Je suis sérieux. Plus question de camper des nuits entières dans la pluie et le vent à côté de ce merdier. Plus question de Humvee, de mômes crasseux, de mou-dja-hi-dines et tout le bordel. On va leur montrer à ces hadjis qui sont les patrons. “Vous voulez faire sauter le World Trade? Très bien, nous on vous balance une bombe nucléaire.” Y a qu’une façon de gagner une guerre : frapper plus fort que l’autre. »

Il y a de l’humour dans sa tirade, mais pas une once d’ironie. Il prône réellement une guerre nucléaire préventive. Assise sur le siège arrière, Cassandra lève les yeux au ciel. À quoi ça ressemblerait d’être dans sa tête? Le cerveau de Crump, de la matière grise calcifiée, des lobes frontaux ratatinés comme des pois secs qui s’entrechoquent et cognent contre la paroi cassante de son crâne aussi vide qu’une calebasse. L’armée a distillé et fini par dissoudre son sens de la nuance et de la délicatesse, encore qu’elle doute qu’il en ait beaucoup eu. Chez des gens comme lui, la vie militaire, tel de l’acide, ronge les qualités les plus belles, les plus humaines, et les réduit aux dures et cruelles réalités. La guerre, c’est détruire totalement l’ennemi. Oui, parfois. Mais nous, on ne le fait pas; on n’essaie même pas de le faire. On reste juste assis là, devenus des cibles à notre tour. Ce n’est pas une vraie guerre mais un vrai gâchis de plus.

Cassandra peut comprendre son point de vue. D’un côté, durant les préparatifs de l’invasion, on leur a répété sans cesse, comme pour les endoctriner, que leur mission consistait pour moitié à libérer le pays, qu’ils resteraient dans l’histoire comme les grands libérateurs du peuple irakien. Et, d’un autre côté, on accompagnait leur entraînement et leurs séances de jogging par des chansonnettes parlant de massacre.

*J’en ai eu quatre-vingt-dix-huit avant que mon arme menace de s’enrayer.*

*Alors j’ai tiré mon couteau pour poignarder les deux derniers.*

Les types comme Crump sont perturbés par les messages contradictoires de l'armée, de la même façon qu'un bourreau scrupuleux serait troublé de devoir désinfecter son aiguille avant de l'enfoncer dans le bras d'un condamné. Les types comme Crump détestent le mensonge plus que tout, pense-t-elle, la manière dont les politiciens dissimulent sous de grands mots une chose aussi élémentaire que la guerre. C'est drôle qu'en dépit de leurs doutes, les types comme Crump ne paraissent jamais trouver la bonne explication à cet énorme mensonge, au fossé qui sépare les discours et les intentions, à la différence qui règne entre ce qu'ils savent être le véritable objectif de l'armée – tuer des gens et détruire des biens –, et son objectif annoncé, l'opération Liberté de l'Irak ou, comme il s'est mis à l'appeler : l'opération Bordel de l'Irak. Crump veut quelque chose de plus brut, de plus « vrai » – un autre de ses mots favoris – et il ne voit pas bien pour quelle raison il faudrait désinfecter l'aiguille létale.

Cassandra se demande de nouveau si on ne peut pas lui reprocher à elle aussi le défaut qu'elle prête à Crump. Le péché de sous-estimation. Elle pense avoir sous-estimé la force de la logique sur laquelle se fonde le plan de l'armée, de même qu'elle a peut-être mal évalué la réaction de Crump devant la vie militaire. Il est possible qu'il ne fasse que jouer le rôle de bouffon provocateur pour marquer sa protestation, une façon de passer le temps, de cacher sa véritable nature, à moins qu'il ne s'agisse simplement du masque porté par le clown de sa classe, un élève moyen qui se réfugiait dans *World of Warcraft*.

« Je ne crois pas que tu penses la moitié des conneries que tu sors, dit-elle.

– Peu importe. Hé, c'est toi qu'à la dope ? File-moi une gélule.

– C'est au tour du sergent. » Elle se tourne vers McGinnis qui est toujours posté à la trappe.

« Vas-y, donne-lui-en une. Ça lui fera peut-être exploser la cervelle.

– On peut toujours espérer. »

Cassandra tend le flacon d'Hydroxycut à Crump, s'interroge sur

la possibilité d'une psychose pseudoamphétaminique et, les doigts pareils à des serres, elle se pince derrière le genou pour s'assurer qu'elle est toujours éveillée.

Crump fait tomber une gélule dans sa paume. « Wigheard. Passe-moi ton bidon. Je crève de soif.

– Ça m'étonne pas. » Elle s'apprête à le lui donner quand un tintement se fait entendre, semblable à celui d'un marteau tapant au loin sur une attache de rail. Le vent et les champs couverts d'ordures atténuent le bruit qui est suivi d'un autre, puis d'un autre encore, qui se succèdent rapidement : *ping, ping, ping*.

« Bon Dieu ! s'écrie McGinnis. C'est quoi ça ? »

Ils sont là depuis cinq semaines et n'ont jamais été sous le feu de l'ennemi, sinon, ils auraient compris tout de suite. Le sergent a le temps de s'interroger, de poser cette question et, au même moment, les obus de mortier arrivent à l'apogée de leur haute parabole invisible pour retomber à une centaine de mètres derrière eux, illuminant le ciel noir comme autant d'ampoules de flash, tandis que les explosions modifient la pression atmosphérique.

Il dégringole à l'intérieur, saute sur le siège du chef d'équipage, tâtonne à la recherche du micro.

« Pas besoin de cette radio de merde ! » hurle-t-elle à son sergent sur un ton qu'elle n'a encore jamais employé ; elle se précipite vers la trappe pour prendre sa place – il faut quelqu'un à la 50 – mais il tend le bras pour lui bloquer le passage.

« Reste à couvert !

– Vous appelez ça à couvert ? »

Elle flanque un coup de poing au mince toit en fibre de verre et regarde McGinnis, incrédule.

Il lui concède ce point et la laisse s'installer à la mitrailleuse. Elle a du mal à se décontracter. Chacun de ses muscles est tendu comme si elle se trouvait à bord d'un avion et s'attendait à un atterrissage d'urgence. Le tir de barrage suivant est déjà parti ; le fracas, décalé par l'effet Doppler, éclate juste au-dessus de leurs têtes ; quels que soient les tireurs, ils ont réglé la portée de leurs armes. Les

## QUATRIÈME PARTIE

14. Abou al-Houl : le temps de la chaleur et de la sécheresse	237
15. Cassandra : profession de foi . . . . .	253
16. Abou al-Houl : le temps de la séparation . . . . .	265
17. Cassandra : mère d'Amara . . . . .	281
18. Slead : dépouille . . . . .	293
Remerciements . . . . .	295

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 1033 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE